

I - Villefranche de Rouergue – Cimetière Sainte Marguerite – Mardi
15 janvier

La procession s'étirait sur près de trois cent mètres et peinait dans la montée vers le cimetière Sainte-Marguerite. Au-devant de la foule marchant laborieusement, le cercueil reposait sur un corbillard, recouvert d'un dais brodé de larmes argentées, tiré par deux chevaux caparaçonnés d'un même tissu de velours noir et argent. Si le prêtre et ses enfants de chœur ouvraient la procession juste devant l'attelage, les pénitents noirs, organisateurs des funérailles, avaient pris la tête du défilé et formaient le gros des troupes.

Coiffés de longs cônes masquant leurs visages, tous vêtus de noir, les frères ressemblaient à des silhouettes fantomatiques venues d'un autre temps. Les tambours battaient sourdement répondant, comme en écho, aux tintements de la cloche de fer que sonnait le « regidor », l'ordonnateur de la cérémonie, coiffé de rouge. Pas lent et cadence de métronome, la confrérie déroulait la cérémonie comme elle le faisait depuis des siècles lorsqu'il s'agissait d'enterrer un des siens.

Après avoir suivi la messe dans le décor somptueux de la chapelle des Pénitents avec sa voûte en bois magnifiquement parée d'ornements peints polychromes et son retable gigantesque, les endeuillés avaient longé le boulevard du Petit Languedoc, traversé la place du Dragon pour emprunter la route de Rodez qui menait au

cimetière.

La déambulation se faisait de plus en plus pénible et, malgré le froid saisissant de ce début d'année, nombreux étaient ceux qui sentaient la sueur perler à leur front. Le silence régnait, le recueillement était de mise. La personnalité de celui qu'on enterrait aujourd'hui et les terribles circonstances de sa mort y étaient pour beaucoup. Dans des provinces reculées comme l'Aveyron, ce n'était pas dans les habitudes qu'un commissaire de police décède d'une telle façon. Aussi, toute la population de la ville s'était regroupée ici, saisie par l'ampleur du drame, pour rendre un dernier hommage au policier disparu.

Au bout de longues minutes de marche, on parvint enfin au cimetière et le cercueil fut déposé devant la fosse par quatre servants. La foule fit cercle autour de la sépulture ouverte et beaucoup durent s'égailler sur des tombes voisines par manque de place. Ce fut le temps des discours. Le préfet, monsieur Louis Assiot, nouvellement nommé, emprunta des accents héroïques pour évoquer la personnalité du défunt qu'il n'avait, du reste, jamais rencontré.

« - Ce policier, encore jeune, avait prouvé dans les nombreuses affaires qu'il avait eues à résoudre, son dévouement à la protection des citoyens et à la défense de l'ordre public. Les hommes placés sous ses ordres conserveront en mémoire son grand sens de l'honneur et sa détermination sans faille à traquer partout les malfaiteurs. La mort qui l'a saisi d'une si terrifiante façon ne saurait rester impunie et c'est devant vous tous, sa famille, ses amis et ses collègues que j'assume solennellement que tout sera fait pour... »

La voix résonnait de façon étrange dans l'air glacial comme si les mots se transformaient en givre à peine franchis les lèvres préfectorales. Adrien Levasseur, placé au deuxième rang des représentants départementaux de la police laissait ses yeux errer sur la foule qui, tête baissée, attendait la fin de la logorrhée. Immobile entre le commissaire Reynouard et le sergent Delmas de Millau, il s'appuyait sur sa canne, la longue station debout lui étant douloureuse. Les forces de l'ordre s'étaient déplacées en nombre pour rendre ce dernier hommage au commissaire Peyrolles de

Villefranche de Rouergue. Reynouard avait fait le déplacement de Rodez, accompagné de son inspecteur et de deux sergents de ville qui avaient mené une partie de leur carrière sous les ordres du défunt. Le commissaire Cambefort de Millau était monté avec le sergent Delmas et un autre collègue. Saint-Affrique n'avait que deux représentants, un inspecteur et un sergent de ville puisque la villotte attendait depuis quelques semaines l'arrivée d'un nouveau commissaire. En outre, tout le commissariat de la cité occupait le premier rang, juste devant la fosse béante. Comme l'avait indiqué le préfet, les circonstances particulièrement terrifiantes de la mort du commissaire Peyrolles expliquaient cette présence importante.

Cinq jours auparavant, dans la nuit de jeudi à vendredi, l'homme avait été poignardé sauvagement dans son bureau, à l'intérieur de sa propre demeure. Adrien ne connaissait pas tous les détails du drame mais il savait que, pour le moment, l'enquête n'avait guère avancé. A ce qu'il avait compris des quelques éléments glanés ici ou là, on n'avait retrouvé sur la scène du crime ni le poignard utilisé par l'assassin pour commettre son forfait, ni aucun indice permettant de découvrir son identité. Comme la porte du bureau était restée fermée de l'intérieur, on avait la certitude que la victime avait fait entrer de son propre chef le meurtrier par la petite porte donnant sur le jardin. De là, une fois son forfait accompli, l'homme avait pu rejoindre la rue adjacente. Il était évident que la victime connaissait son assassin. Il était également avéré que le vol n'était pas le mobile du crime puisqu'on avait retrouvé une belle somme d'argent dans un des tiroirs du bureau.

Ainsi, malgré la diligence des policiers villefrancois qui, menés par leur brigadier, avaient investigué tous les quartiers sensibles pour localiser le coupable, aucune arrestation n'avait eu lieu. Adrien comprenait leur désarroi. Le commissariat dans une petite cité de province était souvent pour les hommes comme une deuxième famille. Partageant un quotidien empli de tâches difficiles et rebutantes, courant les mêmes dangers, effectuant les mêmes recherches parfois infructueuses, essayant les mêmes échecs et recevant le plus souvent peu de remerciements, les policiers étaient

parfois plus proches de leurs collègues que de leurs propres parents. La disparition soudaine et tragique d'un des leurs provoquait un véritable séisme. Adrien imaginait mal sa réaction si un tel drame devait toucher le commissaire Reynouard qui lui avait servi de mentor et de guide depuis le début de sa carrière.

Tandis qu'il laissait ainsi divaguer ses pensées, ses yeux se perdaient dans la contemplation de la foule. A côté du groupe compact formé par les policiers et les représentants de la République, la masse des pénitents enveloppés dans leur grande robe noire évoquait un groupement de corbeaux attendant l'ultime signal pour prendre leur envol. De l'autre côté de la fosse, la famille du défunt figurait l'image même du désespoir. La veuve, femme mince au bord de l'évanouissement était soutenue de chaque côté par deux matrones d'un âge respectable, également vêtues de noir de la tête aux pieds. Plus loin, une troisième femme tenait par la main les deux petits garçons du couple qui tentaient de faire bonne figure. L'aîné, un garçonnet d'une dizaine d'années fixait d'un oeil sombre le cercueil dans lequel reposait son père. Nul n'aurait su décrire les pensées qui roulaient dans cet esprit juvénile aux prises avec des émotions trop fortes pour lui.

Les discours prirent fin et le cercueil fut lentement descendu dans la terre. Un à un les participants défilèrent devant la sépulture ouverte avant d'aller présenter les condoléances à la famille. Lorsqu'il arriva devant madame Peyrolles, Adrien bredouilla quelques mots convenus. Il n'apercevait pas son visage derrière son voile noir opaque mais fut impressionné par celui de la femme plus âgée qui la soutenait à sa droite. Ses traits ne semblaient nullement marqués par le chagrin mais plutôt empreints d'une énergie triomphante, presque joyeuse. Quel sentiment réel habitait donc cette créature dont le visage s'adoucissait uniquement lorsqu'elle se penchait vers l'épouse éplorée ? Elle aussi devait être la proie d'émotions diverses et puissantes et il ne fallait certainement pas s'arrêter aux apparences. N'empêche, Adrien fut longtemps habité par cette vision tandis que, toujours accompagné par le commissaire Reynouard et le sergent Delmas, il redescendait vers la ville.

Le préfet avait convié à la sous-préfecture tous les policiers présents aux obsèques ainsi que le sous-préfet et le maire, accompagnés de quelques notables occupant des positions importantes dans la ville. Si on voulait que ce crime ne reste pas impuni, il fallait à coup sûr, y mettre les moyens. L'assassinat d'un policier était une attaque directe contre toutes les autorités et la République, encore toute jeune, ne pouvait admettre cela.

Adrien, gêné par sa blessure à la jambe gagnée lors de la désastreuse guerre de 1870, se laissa vite distancer. Ses deux compagnons, connaissant sa faiblesse, réglèrent leur pas sur le sien et ils se retrouvèrent seuls à l'arrière du cortège.

Ils furent dépassés sur le boulevard par trois grosses berlines dans lesquelles avaient pris place la famille et les proches du défunt. A la fenêtre d'une des voitures menant bon train, Adrien aperçut fugitivement le visage du fils aîné du commissaire, toujours aussi tendu et triste. Lui-même, étant devenu orphelin de père au même âge, imaginait facilement ce que l'enfant pouvait ressentir : un immense chagrin mêlé à de la colère et aussi une pointe de culpabilité de n'avoir pas su aimer son père comme il fallait avant qu'il ne disparaisse. Le temps ne refermait pas vraiment la plaie mais il apaisait les émotions et rendait le chagrin supportable. C'est ce qu'il souhaitait pour ce petit garçon inconnu.

Les trois policiers profitèrent de la marche vers la sous-préfecture située sur le tour de ville pour échanger quelques nouvelles. Adrien était heureux de revoir le sergent Delmas avec qui il avait lié amitié lors de sa première enquête à Millau, trois ans auparavant. Les deux hommes avaient retravaillé ensemble pour résoudre l'énigme des crimes du Larzac dont de pauvres enfants étaient les victimes. Ces aventures les avaient rapprochés. Aujourd'hui, le jeune sergent avait acquis une prestance et une autorité nouvelle. Il ne restait plus grand chose de l'adolescent grandi trop vite, à la bouille ronde et aux cheveux roux frisés difficiles à discipliner, qu'il avait rencontré alors. S'il se montrait toujours d'humeur joyeuse et primesautière, il semblait plus réfléchi et plus sûr de lui. Il était d'ailleurs un très bon policier et son flair avait été une aide précieuse pour l'inspecteur.

Marc-Antoine lui donnait des nouvelles des quelques connaissances qu'Adrien conservait dans la cité gantière du sud du département et lui racontait les enquêtes auxquelles il avait participé. Depuis le terrible assassinat sur lequel ils avaient enquêté ensemble, Millau n'avait plus connu de drames aussi affreux et s'assoupissait dans une torpeur tranquille qui ne réjouissait guère le sergent. Adrien lui conta par le menu la dernière affaire qu'il avait eue à démêler l'année passée lorsque plusieurs crimes avaient été commis à l'asile de Rodez. Le policier millavois le regardait avec envie et ce fut le commissaire qui tempéra les ardeurs des deux jeunes gens d'une sentence frappée au coin du bon sens :

- Il faut nous réjouir lorsque nous sommes occupés de menus larcins et que la mort nous laisse en repos. Je rêve d'un jour où la société n'aura plus besoin de nous car les hommes auront appris à vivre en paix.

Adrien et Marc-Antoine baissèrent la tête n'osant rien répliquer. Pour autant, chacun d'entre eux restait persuadé que les bons vœux du commissaire ne se réaliseraient jamais et qu'ils auraient toujours des crimes à éclaircir et des meurtriers à mettre sous les verrous, qu'ils s'en réjouissent ou non.

Cependant, la petite troupe approchait de la sous-préfecture. Après avoir repris en sens inverse le Boulevard du Petit-Languedoc, ils débouchèrent sur la place de Savignac et empruntèrent le boulevard Guiraudet sur lequel se situait le bâtiment dans lequel ils étaient attendus.

Lorsqu'ils pénétrèrent dans la salle d'apparat, ils furent saisis par l'atmosphère tendue qui y régnait. Les policiers présents, surtout des hommes en uniforme, restaient silencieux ou bien tenaient de courts conciliabules par petits groupes épars. C'était des hommes rudes, le plus souvent issus du peuple et ils avaient peu l'habitude de fréquenter les salons et de faire des mondanités. Et puis les circonstances n'entraînaient pas aux réjouissances. Pour détendre un peu l'atmosphère, on servait des verres de vin chaud et des parts de fouace. Il était important que tous ces hommes de terrain touchés par la mort d'un des leurs, sentent que leurs supérieurs les

soutenaient dans un moment aussi tragique.

Le sergent Delmas proposa à ses compagnons de gagner le buffet afin de se servir un verre de vin chaud, appréciable après cette longue déambulation dans le froid. Ils s'approchaient de la table lorsqu'un huissier interrompit leur marche et prévint le commissaire et l'inspecteur qu'ils étaient attendus de toute urgence dans le bureau du sous-préfet. Pestant contre cette convocation leur interdisant de goûter au breuvage revigorant, les deux hommes suivirent le portier. Lorsqu'ils entrèrent dans la pièce, ils furent immédiatement apostrophés par le préfet qui sautillait d'un pied sur l'autre en tournant sa moustache entre le pouce et l'index :

- Vous lambinez, ma parole. Nous vous attendons depuis plus d'un quart d'heure !

Adrien rougit sous la remarque et s'apprêtait à répondre vivement qu'une méchante blessure, gagnée sur les champs de bataille, l'empêchait de marcher plus vite mais le commissaire le devança et répondit à l'édile d'un ton ferme et calme :

- Nous sommes désolés monsieur le préfet mais nous ignorions que notre présence était requise ici. Si nous en avons été informés, nous aurions fait plus vite.

Le préfet accepta ses excuses qui n'en n'étaient pas car l'urgence était ailleurs. C'était un homme petit et étriqué que le costume à queue-de-pie ne flattait pas. Comme pour se donner de l'importance, il gonflait le torse à la manière de la grenouille tentant de ressembler vainement à un bœuf. Son corps était sans cesse en mouvement, jambes et bras s'agitant en tous sens. Visage maigre aux favoris fournis et à la moustache en pointe, il était en Aveyron depuis quelques mois à peine et les policiers ne l'avaient rencontré qu'à deux reprises depuis sa prise de fonction. A vrai dire, il ne leur avait laissé aucun souvenir particulier, habitués qu'ils étaient à voir défiler les préfets au gré du changement de saison. Seul le préfet De Serres qui, en son temps, avait donné sa chance à Adrien restait dans leur mémoire.

L'homme commença à pérorer et l'inspecteur eut peur qu'il ne reprenne son discours du cimetière. N'écoutant que d'une oreille, il en profita pour observer les présents. Derrière le préfet, massés

devant le bureau, plusieurs hommes en habit se tournaient vers le discoureur, buvant ses paroles comme certains boivent du vin de messe. Adrien identifia sans peine le sous-préfet, le maire et quelques notables villefranchois. De l'autre côté de la table, à sa gauche, le commissaire Cambefort de Millau le lorgnait d'un œil ironique. Si les deux hommes avaient fini par s'entendre lorsque l'inspecteur avait découvert l'assassin d'un riche mégissier millavois, le commissaire conservait une petite rancœur vis à vis de ce blanc-bec qui s'était montré plus malin que lui. La remarque du préfet et le malaise du jeune homme l'avaient réjoui. A côté de lui, raide et placide, le brigadier Fromentin, bras droit du commissaire Peyrolles regardait fixement Louis Assiot comme si le magistrat avait le pouvoir de résoudre le problème qui se posait à eux.

Le voyant si attentif, Adrien se concentra lui aussi sur les paroles de son supérieur.

- Messieurs, nous nous trouvons face à un drame qui touche à travers la police toutes les institutions de la République. Il faut donc que ce crime soit élucidé rapidement sinon nous pouvons craindre que la population ne s'agite. Il nous faut apporter des réponses afin de calmer les esprits. J'exige que tous vos services collaborent et que vous serriez les rangs pour que les investigations avancent au plus vite. Puisque pour le moment la ville de Rodez connaît une période plutôt calme, j'ai l'intention d'affecter l'inspecteur Levasseur au commissariat de Villefranche afin qu'il prenne la direction de cette enquête.

En entendant ces paroles, Adrien eut un mouvement involontaire de dénégation et voulut protester mais, encore une fois, le commissaire Reynouard le devança, posant une main apaisante sur son épaule.

- Monsieur le préfet, je suis sûr que l'inspecteur apprécie à sa juste valeur l'honneur que vous lui faites en le choisissant pour une telle mission, mais pouvez-vous nous confirmer que cette affectation ne sera que provisoire le temps que l'inspecteur résolve cette affaire.

- Bien sûr, bien sûr, répondit le préfet et d'ailleurs, ajouta-t-il, l'inspecteur ne sera pas seul. J'ai déjà demandé au commissaire Cambefort de mettre un homme à sa disposition pour le seconder.